

Rencontre

Guy Robert

Numéro 46, printemps 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, G. (1967). Compte rendu de [Rencontre]. *Vie des arts*, (46), 65–65.

les forces impondérables si sensibles aux primitifs. Parmi les sujets plus réalistes, je mentionnerais, entre autres *The Diving Bird* qui, par sa technique et sa couleur, s'apparente à Matisse.

Il semble que l'attention du collectionneur n'ait pas encore été suffisamment attirée sur ces originaux qui pourraient facilement être mis sur le marché puisque la coopérative de Cap Dorset en consigne un grand nombre et que certains seulement sont reproduits en lithographie; les autres attendent plus ou moins d'être réclamés par les galeries d'art et par les particuliers. Heureusement, on nous laisse entendre que la Galerie nationale du Canada pourrait en posséder bientôt quelques exemplaires, une cinquantaine lui ayant été soumis l'été dernier.



VIE DES ARTS

RENCONTRE

Un Suisse au Québec

par Guy Robert

Gérard Brégnard est né à Fontenais en 1920. Son père était musicien. Après l'école primaire, le jeune Brégnard veut devenir peintre. Il regarde, il observe, il dessine, il médite. Mais il faut vivre. Il travaille dans une pharmacie, une entreprise horticole, une fabrique de chaussures, et pendant seize ans, dans une usine d'horlogerie.

Le temps passe et, à 28 ans, Brégnard décide plus fermement de se consacrer à la peinture, à cette nécessité qui le tourmente d'exprimer sur le papier, sur la toile, les tumultes de son âme et les visions de son imagination. Pendant une quinzaine d'années, ponctuées de quelques périodes de silence et de vide, Brégnard déroule ses gammes, ses recherches, dans un climat surréaliste qui devient de plus en plus personnel, de plus en plus "signalétique", de moins en moins anecdotique. Après son zoo—chats, chiens, poissons, etc.— et ses végétations envoûtantes, après ses personnages stylisés ou monstrueux, après ses versions du don Quichotte—personnage affectonné entre tous—, voici les signes, comme on en trouve de semblables chez Klee, les personnages de fer et les tableaux généreux de 1963 qui ne sont pas sans évoquer, pour

les premiers, l'irréductible solitude de Giacometti, et pour les seconds, la magie de Matta ou de Lam.

1963. C'est l'année-chance de Brégnard. Il a 43 ans. Il est prêt. Il participe à un concours national et gagne le premier prix: c'est par la sculpture que ce peintre obtiendra une première fois large audience et sa pièce monumentale, d'une impressionnante puissance, d'une immédiate poésie, se dresse, fière et énigmatique créature, au Centre Coop de Wangen, près d'Olten. En automne 1963, une importante exposition au Club jurassien des Arts, à Moutier: sculptures en métal, peintures, dessins, gravures. C'est au *Penthouse 6* du 3440 Durocher que nous avons rencontré les Brégnard, avant leur retour en Suisse.

Grâce à un programme d'échanges entre pays de langue française, Brégnard avait pu obtenir du Conseil des Arts du Canada une bourse de séjour de six mois, et de travail libre. Il en a profité pour jeter un coup d'œil sur les Etats-Unis: a beaucoup aimé le Albright-Knox Museum de Buffalo, le nouveau et excellent musée Whitney de New York, les collections énormes du Metropolitan Museum, et a détesté l'architecture du Guggenheim Museum.

Il a été à Toronto, à Ottawa, il a fait un bon tour du Québec—la Gaspésie, les Laurentides, le Lac-Saint-Jean. Il a trouvé bien sympathique la ville de Québec, "petite ville de province française, bien agréable...". Il a remarqué les grandes parentés, culturelles, sociologiques, politiques, qui existent entre son pays, la Suisse, et le Québec.

"Je suis venu chercher ici un climat, des impressions. J'y ai trouvé une réserve d'images qui portent déjà leurs fruits...". En effet, il y a dans l'appartement toute une récolte d'œuvres nouvelles: quelques grandes toiles, quelques projets de sculptures en fer et de murales, des esquisses, des études, des dessins à l'encre ou au stylo—quelques-uns ont été faits pendant la traversée atlantique: je serais curieux de connaître les résultats du retour!—, de merveilleux collages, des gouaches admirables.

Brégnard est de cette race exceptionnelle des boursiers qui maigrissent de 15 livres en six mois, qui travaillent sans arrêt, qui ouvrent bien grands les yeux, qui apprennent. Et qui apportent. Il a découvert avec plaisir Ozias Leduc, Suzor-Côté, Dallaire, Pellan, Cosgrove. Il a beaucoup aimé la peinture de Dumouchel, la sculpture de Trudeau et de Taillefer. Il a rencontré ici son compatriote, le sculpteur Condé, qu'il ne connaissait pas.

Conscientieux et ordonné, il me résume, papiers à l'appui, les objectifs de son séjour:

1. m'imprégner du climat canadien, français et anglais;
2. peindre, dessiner, travailler;
3. établir des contacts avec des artistes canadiens.

Il rapporte de son séjour une cinquantaine d'œuvres,—dont d'excellents petits collages, et un "Transat" d'encre et gouache inoubliable—, quelques amitiés, une parenté artistique qu'il s'est découverte avec Bellefleur et Giguère, et le souvenir heureux du rythme et de l'animation de Montréal.

Il insiste sur le climat désormais véritablement international, dans le monde des arts. En effet, les techniques, les conditions de vie et de culture, les formes de sensibilité et d'expressions sont devenues de plus en plus semblables, au Canada, en Suisse, aux Etats-Unis, au Japon, etc.

Devons-nous craindre la standardisation culturelle, artistique? En me posant cette

question, je parcours le livre-catalogue que Bregnard m'a laissé de son exposition de 1963 à Moutier, et j'y trouve cette réflexion de lui, à l'effet que la conscience serait "la somme de notre expérience sensible raisonnée". Je sursaute d'abord, trop habitué dans mes cours d'esthétique à accorder priorité à l'affectivité contre la raison. Mais je trouve quelques lignes plus haut—dans ce texte intitulé *Prise de conscience*, qu'il faudrait bien longuement commenter, car il contient une pensée exceptionnellement riche et stimulante: "L'expérience sensible vient avant la conscience".

Rassuré, je poursuis avec lui: "Quand il y a révolution, nous assistons tout d'abord à un changement dans le domaine artistique. L'œuvre d'art part d'une insatisfaction, elle résulte de la recherche d'un mieux". Cette conception dynamique, révolutionnaire de l'œuvre d'art, nous repose de l'art gratuit, de l'art-rêverie, de l'art inutile, et n'est pas sans rappeler telle pensée de Freud: "Les œuvres d'art sont les satisfactions imaginaires de désirs inconscients".

Il dira plus loin que la fonction du peintre est d'interpréter la nature, cette nature qui "groupe l'ensemble des phénomènes qui se manifestent à notre perception", cette nature, "affleurement de l'esprit en perpétuel devenir". Teilhardien, Brégnard l'est peut-être un peu. Contemplatif. Méditatif. Profondément poète, attaché à la gravité, à la densité, lui qui dit et écrit: "La réalité est plus en profondeur qu'en surface".



A la mémoire de J.M. un bois gravé de Oswaldo Romberg, peintre argentin né à Buenos Aires en 1938. Collection: Museum of Modern Art, New York. Romberg a exposé une collection de bois gravés à la Galerie Foussats du 14 février au 11 mars 1967.